

Colette Pétonnet, *On est tous dans le brouillard. Ethnologie des banlieues*

Françoise Zonabend

Citer ce document / Cite this document :

Zonabend Françoise. Colette Pétonnet, *On est tous dans le brouillard. Ethnologie des banlieues*. In: L'Homme, 1981, tome 21 n°1. pp. 125-126;

https://www.persee.fr/doc/hom_0439-4216_1981_num_21_1_368169

Fichier pdf généré le 10/05/2018

Le langage tient une place essentielle dans ce livre. L'auteur entremêle avec un rare bonheur le discours explicite des femmes en parler local et sa propre analyse qui, le décodant avec finesse, laisse apparaître le discours implicite qui en est la trame. Au delà des limites régionales et culturelles, et de l'opposition entre monde rural et monde urbain, si évidente au premier degré, se dégage une vision de la femme et de la condition féminine qui nous émeut parce qu'elle nous concerne, parce qu'elle est de partout et de toujours.

Les objets aussi parlent un langage. Ils prennent le relais de la parole lorsque celle-ci se tait. Les simples outils des techniques féminines se révèlent chargés de sens, et les gestes qui les utilisent transmettent un savoir au delà de leur utilité immédiate. Citons le cuvier des grandes lessives d'antan, où s'opérait « la lente chimie de la cendre », la phase du coulage aux gestes lents et solennels, chargés de l'efficacité symbolique évoquant « le lavage des âmes des morts » ; les épingles de la couturière, instrument privilégié de la divination amoureuse aux sources et aux fontaines, emblème de la condition de jeune fille dont elles attachent les vêtements et la coiffure ; ou encore ce plat très spécial offert aux mariés cachés et enfin découverts, et dont la consommation marque l'accession à la fécondité du nouveau couple, fécondité à laquelle va devoir renoncer la génération précédente comme le marquent les « pots cassés » au retour de la noce...

Les échos qu'éveille ce livre dépassent de beaucoup ceux d'une information scientifique sur une société rurale en voie de transformation. Il est vrai que toute une partie de ce qui nous est décrit ici n'existe déjà plus qu'à l'état de souvenir. Mais ces choses n'ont pas fini de vibrer dans notre nostalgie. Cette peinture d'une société où tout était à sa place nous fait redouter, au delà des regrets stériles pour le bon vieux temps, l'avènement d'un mode de vie fondé sur le bouleversement des cycles, sur une transformation totale des techniques chargées de symbolisme, « arts domestiques civilisateurs qui, pratiqués par les femmes elles-mêmes, leur donnent vocation de conduire les étapes de leur propre destin et d'en être les ouvrières ».

Geneviève CALAME-GRIAULE

Colette PÉTONNET, *On est tous dans le brouillard. Ethnologie des banlieues*. Paris, Éd. Galilée, 1979, 260 p., bibl. (Débats).

« Or personne ne voulait rien et pourtant tout le monde agit en sorte que certains d'entre nous, pourvus des mêmes qualités humaines [...] soient qualifiés de sous-hommes, personne n'armait sa volonté consciente d'un désir de nuisance et pourtant il existe des gens insensiblement cassés par le fonctionnement feutré de mécanisme diffus qui transparaissent à l'examen de la vie quotidienne dans l'épaisseur de ses divers niveaux » (p. 241). Ce sont « ces gens-là »¹, ces exclus, ces hommes brisés dont on ne raconte jamais l'histoire que C. Pétonnet a écoutés et fait parler dans ce très beau livre. Ces gens, qui vivent dans des cités de transit où sont relogés les expulsés des bidonvilles, ne constituent ni un groupe, au sens sociologique du terme, ni une ethnie puisqu'on compte parmi eux aussi bien des étrangers que des nationaux, ni une stricte catégorie professionnelle car ils occupent des emplois divers ; en fait, ils ont pour commun dénominateur

1. Titre de l'ouvrage de C. PÉTONNET (*Ces Gens-là*, Paris, Maspero, 1968) qui restitue la vie des immigrés dans un bidonville avant leur dispersion dans les cités de transit.

d'être tous des « assistés » par la société globale parce que incapables, dit-on, de travailler, de gérer un budget, d'élever correctement leurs enfants. C. P. cherche à comprendre pourquoi ces individus, ces familles sont d'éternels assistés, pourquoi toutes leurs entreprises pour « s'en sortir » sont immanquablement marquées du sceau de l'échec.

Pourtant rien dans leur vie quotidienne, leurs façons d'être ou de se mouvoir dans l'espace, leurs comportements vis-à-vis de la mort, la sexualité, la joie, la souffrance, l'argent, le travail, ne les caractérise particulièrement. Au contraire, tous font montre d'une grande souplesse d'adaptation, d'une forte énergie vitale, assorties d'une dense affectivité, et leurs réponses aux pressions que leur impose la société environnante ne sont ni illogiques ni aberrantes. De même, l'analyse de leur vie relationnelle entre voisins de la cité, entre membres d'une même famille, ne fait apparaître aucun comportement irrationnel. Néanmoins, au fil de la description, on s'aperçoit que les individus sont enserrés dans un réseau de contraintes paradoxales venues de la société extérieure, qui les obligent à se conformer à un mode de vie qui les détruit. De peur d'être rejetés par leurs enfants, remarqués par leurs voisins ou bannis par la société dominante, ils se croient obligés d'en adopter les façons de vivre, ce qui signifie la perte de leur identité personnelle ou collective. Ainsi, du seul fait de procédés administratifs qui imposent un système de relogement absurde entraînant une rupture avec le milieu d'origine, des gens se retrouvent seuls, sans résistance, face à un environnement implacable ; dès lors, le processus de marginalisation est enclenché et ne s'arrêtera plus. Car, quels que soient leurs comportements — par ailleurs parfaitement adaptés aux situations vécues —, ceux-ci sont interprétés par les autorités de tutelle comme « déviants » et leurs auteurs soumis à des jugements coercitifs.

Pourquoi, en fin de compte, se demande C. P., faut-il qu'une telle catégorie de gens existe et soit ainsi marquée ? Les psychiatres, les philosophes, les ethnologues ont montré que toute société engendre des groupes marginaux, des victimes. Toutes les cultures ont leur bouc émissaire. Ces gens-là ne jouent pas d'autre rôle dans notre société, qui fabrique des coupables de toutes sortes pour pouvoir détourner ensuite vers eux nos ressentiments. Faut-il suivre C. P. dans sa conclusion ? Nous laissons à chacun le soin d'en décider. Ce qui à mon sens importe davantage, c'est l'exemplarité de l'enquête.

Bien des choses sont dites ici qu'on n'avait pas l'habitude d'entendre et qui permettent de comprendre ces gens. Ainsi sur les enfants, partagés entre l'amour pour leurs parents et l'impossibilité de les admirer (p. 184) ; ou encore sur le processus de prolétarianisation saisi à travers les différents niveaux de la vie quotidienne, là où joue la pression sociale et où toute résistance est réprimée ; enfin sur les réponses à cette pression sociale (p. 259). La démarche aussi est remarquable. C. P. ne procède pas par typologie, ne tente pas de faire entrer à tout prix la réalité sociale dans des catégories a priori. Au contraire, elle fait apparaître la diversité et l'ambivalence des comportements selon l'origine ethnique ou la classe d'âge. « Dans cet univers où rien n'est ritualisé, les réponses sont individuelles et nécessitent une lecture pour tous » (p. 215). Ce n'est qu'avec précaution qu'elle tente de tirer quelques généralisations. Nous regrettons seulement qu'elle ne nous dise rien de sa méthode, de ses modes d'approche et d'observation. Néanmoins, tel quel, cet ouvrage constitue une des premières études réussies en Europe du moins, d'ethnologie urbaine : l'auteur y restitue avec des mots simples où transparait une certaine tendresse, avec aussi une admirable précision, la vie de ceux qui, dans notre discipline, ne sont que rarement sujets d'observation.

Françoise ZONABEND